

Arsène Houssaye



*L'éventail
brisé*

Arsène Houssaye

L'éventail brisé



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066319281

TABLE DES MATIÈRES

A ÉMILE DE GIRARDIN Ce roman est dédié PAR SON AMI
ARSÈNE HOUSSAYE.

LIVRE PREMIER LE COUP DE REVOLVER

I LA FEMME VOILÉE

II OPINION DE LA CUISINIÈRE

III UNE INGÉNUË ET UNE PERVERTIE

IV ANGOISSES

V LA CHIFFONNIÈRE

VI L'ADIEU

VII L'ÉNIGME FUNÈBRE

VIII PREMIER ÉVENTAIL BRISÉ

IX LE JUGE D'INSTRUCTION

X UNE GRANDE DAME AU SECRET OU LE SECRET D'UNE
GRANDE DAME

XI QU'IL Y A DE BONS MINISTRES DE LA JUSTICE

XII PROFIL D'UN JUGE D'INSTRUCTION

XIII SOPHIE LACAÏLLE

XIV UNE PAGE D'HISTOIRE PARISIENNE

XV SUITE DE L'HISTOIRE DE SOPHIE LACAÏLLE

XVI LE LOUP ET L'AGNEAU

XVII LA LUNE DU MIEL DU VEUVAGE

XVIII LA MÈRE ET LE FILS

XIX ROMÉO ET JULIETTE

XX SUITE DU DUO SENTIMENTAL

XXI ANXIÉTÉS

XXII LE VRAI JUGE D'INSTRUCTION

XIII MADEMOISELLE ANGÈLE DE LUZZI

XXIV LE PEINTRE DE L'ÉVENTAIL
LIVRE II LA JEUNESSE DE RÉGINA
I LES MISÈRES DORÉES
II LA CHANTEUSE DES RUES
III LES JEUX DE LA DESTINÉE
IV FAMILY-HOTEL
V LES MINES D'OR
VI FIGURES PARISIENNES
VII LE PRINCE CHARMANT
VIII LE RUBICON
IX CELLE QUI CHANTAIT ET CELLE QUI DEVAIT FAIRE
CHANTER
X LES JOIES DE L'AMOUR
XI LE CHATEAU DE LA SIBYLLE
XII RÉGINA MÉTAMORPHOSÉE EN DIANE CHASSERESSE
XIII UNE AMIE, A LA VIE, A LA MORT!
XIV M. DE FOY ET C e .
XV LA LUNE DE MIEL
XVI LA FILLEULE DE RÉGINA
XVII QUE LA FEMME SE VENGE TOUJOURS SUR ELLE-MÊME
XVIII L'ANGE ET LE DÉMON
XIX OU L'ON REVOIT MAL A PROPOS MADAME APOLLINE
XX LE CHATIMENT
XXI LES TÉNÈBRES
LIVRE III LES LACHES CŒURS
I OU NOUS AURONS L'HONNEUR DE REVOIR SOPHIE
LACAILLE
II LES PROVIDENCES VISIBLES
III LE GÉNÉRAL BON DIABLE
IV LE GÉNÉRAL ET LE MINISTRE

V QUE LA SOLITUDE N'APAISE PAS LE CŒUR

VI LA JOUE SOUFFLETÉE

VII LE CONSEIL DES MINISTRES

VIII L'ENLÈVEMENT D'UNE INGÉNUÉ

IX M. QUATRESOUS

X COMMENT ON RETROUVE ÉLISABETH

XI NOUVELLE MAISON, NOUVELLE VIE!

XII VIEILLES FIGURES DE CONNAISSANCE

XIII BON-DIABLE AMOUREUX

XIV DÉTOURNEMENT DE MINEURES

XV L'AMOUR ET L'ARGENT

XVI POURQUOI ÉLISABETH FUT REMISE AU COUVENT

XVII LE LOUP DANS LA BERGERIE

I

RÉGINA



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

A ÉMILE DE GIRARDIN
CE ROMAN EST DÉDIÉ
PAR SON AMI
ARSÈNE HOUSSAYE.

[Table des matières](#)

L'éditeur de *l'Éventail brisé* ne saurait mieux faire que de reproduire ici ces pages, d'une critique de M. Francisque de Biotière sur le peintre ordinaire de la vie parisienne:

M. Arsène Houssaye est empêché par ses travaux historiques de continuer ses études de mœurs. On dit qu'il ne veut plus écrire de romans. Mais nous voulons qu'il conte toujours, parce qu'il est de ceux qui représentent le mieux le roman français, le roman parisien, sans se croire obligé de tacher ses pages avec du vin bleu.

Arsène Houssaye avait commencé par prouver sa science dans l'art d'écrire; mais quel peintre il est devenu! Quelle richesse de coloris, et quelles gammes souveraines dans les tons de sa palette! En le lisant, on ne saurait dire si on ne parcourt pas-tant l'illusion est grande-une galerie princière où les carnations opulentes de Rubens, ses draperies largement étoffées, son beau sentiment de la vie prendrait le relief sur les natures mortes, bahuts et cuivres repoussés de Vollon, cristaux, porcelaines, émaux, ivoires, damasquinerie et perles enchâssées de Desgoffe. C'est

une profusion et un luxe d'artiste-roi qui coudoie tous les styles, qui affronte tous les âges, parce qu'il en connaît à fond le caractère, la grâce et l'harmonie.

Là, toutefois, ne s'arrête pas son beau talent. Il est encore un savant anatomiste. Il a fouillé tous les replis du cœur féminin, et plus d'un type qu'il a créé restera vivant parce qu'il a été pris sur nature. De ses modèles mondains et demi-mondains il a fait des figures sculptées d'un ciseau ferme et hardi, peintes d'un pinceau voluptueux et rayonnant. Sous l'épiderme rose et diaphane il a découvert les passions dans ce qu'elles ont de plus fiévreux, de plus exalté, de plus irrésistiblement fatal. Langueurs et syncopes, larmes et colères, fallacieuses caresses, sourires tentateurs, œillades provocantes, toutes les fibres félines ont été par lui analysées. On peut le dire, il a mis la femme à nu, non pas sur la table froide des anatomistes du naturalisme, mais au sein même de ses mièvreries de coin du feu, et de ses chatteries d'alcôve. Comme le praticien Balzac, il a fouillé les plaies saignantes, quand il l'a fallu, il a employé la rugination salutaire.

Ses héroïnes se meuvent, s'agitent frileuses et coquettes, ardentes et lascives, emmitouflées sous la dentelle, le velours et la soie. Elles sont pour nous autant de révélations surprises parmi ce monde étrange des grandes capricieuses et des hautes fantaisistes. Elles font la mode du jour, et règnent au théâtre, au Bois, un peu partout. Chanteresses qui captivent, endormeuses qui tuent d'un coup d'éventail. Fleurs éphémères, fleurs du mal, souvent, qui versent le poison dans l'amour, qui se pâment et s'étiolent sous un baiser adultère.-Jolis démons en robe à

traîne et placés sur le passage de l'homme pour l'amuser un instant et bientôt lui démontrer sa faiblesse.-Grandes dames ou grandes cocottes, il nous les montre belles et pécheresses,-impénitentes ou repenties.-Nous les reconnaissons filles d'Ève, et pour le romancier, c'est assez.

On a toujours dit qu'on apprend la vie en vivant, mais pour apprendre la vie parisienne avec tous ses dessous de cartes, il faut lire les romans d'Arsène Houssaye. *L'Éventail brisé*, comme les *Mille et une Nuits parisiennes*, comme les *Grandes Dames*, sont des portes ouvertes à deux battants sur les mystères de Paris.

FRANCISQUE DE BIOTIÈRE.

LIVRE PREMIER

LE COUP DE REVOLVER

Table des matières

I LA FEMME VOILÉE

Table des matières

Une femme brune et pâle, mince et désinvolte, fière attitude et grand air, descendit, un soir d'automne, d'un horrible fiacre, dans l'avenue des Champs-Élysées, au coin de la rue de Galilée.

Il y a des drames qui passent dans la rue. Ne le sent-on pas comme on sent venir l'orage? C'est que les passions ont aussi leur atmosphère.

Deux jeunes gens, qui passaient là, remarquèrent cette femme pendant qu'elle payait le cocher, ce qui fut bientôt fait, car elle ne demanda pas la monnaie de sa pièce. Quoiqu'il fût presque nuit et que la dame fût voilée, l'un d'eux, M. Arthur Wallon, dit à l'autre:

-Est-ce que ce n'est pas la comtesse Régina?

Ces deux jeunes gens étaient trop bien élevés pour saluer la dame.

-Que fais-tu là?

-Mon cher Léonce, je prends le numéro du fiacre.

-Je t'ai toujours dit que tu étais né juge d'instruction.

-Non, je suis né curieux.

Et ils passèrent leur chemin.

Pourquoi cette jeune femme, dans cette action si simple de descendre de fiacre et de payer un cocher, avait-elle frappé l'attention de ces deux promeneurs? C'est qu'ils n'avaient rien à faire; c'est que le bruit s'était répandu qu'elle allait plaider en séparation de corps avec son mari, le comte de Romanes. C'est que la dame n'était pas dans l'habitude d'aller en fiacre, surtout aux Champs-Élysées. On l'avait toujours vue passer par là, dans un très beau landau vert-olive, emporté par les plus beaux chevaux anglais qui fussent à Paris.

D'ailleurs, chaque fois qu'on voit une femme du beau monde descendre de fiacre à la nuit tombante, on se demande toujours où elle va.

Le monde est une comédie, ceux qui ne sont pas en spectacle veulent être spectateurs; jusqu'au jour où ils monteront sur la scène à leur tour.

Les deux jeunes gens étaient arrivés devant la boutique de fleurs des petites fleuristes de l'Opéra, qui ont leur boutique dans l'avenue des Champs-Élysées; pendant que l'un des deux entrait pour se faire décorer, -une décoration à la portée de tout le monde, -plus difficile peut-être à bien porter que la croix d'honneur; -son camarade de cigares avait rebroussé chemin.

Mais il perdit son temps:

-D'où diable viens-tu?

-Je ne suis qu'une bête; ce n'est pas le numéro du fiacre qu'il fallait prendre; c'est le numéro de la maison où va la comtesse.

Quelle était donc la maison où allait la comtesse? Car c'était bien, en effet, la comtesse de Romanes. Ses amis

disaient: «La comtesse Régina.»

Il est bien malaisé de suivre Paris en ses évolutions et ses révolutions. La ville universelle se métamorphose, comme par la main d'Ovide, avec une rapidité fabuleuse. On a beau être Parisien pur sang, on se réveille le matin sans savoir le nom de son ministre, ni le nom de sa rue. Si on s'aventure un peu hors de chez soi, on est tout étonné de voir les maisons sortir de terre, ici, là, plus loin, partout, sans entendre pour cela le violon d'Amphion. Connaissez-vous, par exemple, deux nouveaux pays qui viennent de se bâtir comme par enchantement? Le pays découvert par Alexandre Dumas et Sarah Bernhardt, avenue de Villiers et rue de Prony, comme sur les hauteurs de Chaillot, le pays qui a eu pour précurseurs Émile de Girardin, Basilewski et la reine d'Espagne. Les historiens et les archéologues de Paris y perdraient leur vieux français. Autrefois on écrivait un livre sur Paris qui pouvait durer tout un siècle. Aujourd'hui, ce livre durerait à peine une saison.

Balzac, qui aimait à se perdre dans le Paris perdu, reconnaîtrait-il aujourd'hui la montagne de Chaillot, où tout à son génie, il échappait à ses créanciers? Il lui faudrait changer sa palette pour peindre les populations toutes fraîchement débarquées d'Amérique, d'Espagne et du faubourg Saint-Germain, dans les avenues du Roi-de-Rome, d'Iéna, Joséphine et de l'Alma, sans parler des innombrables rues toutes nouvelles qui sillonnent cette montagne légendaire où on envoyait naguère toutes les démodées. On ne dit plus aujourd'hui: à Chaillot, parce qu'il n'y a plus de Chaillot. Je me trompe, il y a encore la rue primitive; mais on

commence à y faire des fouilles pour y découvrir les antédiluviens.

Cependant, la comtesse de Romanes était arrivée devant un petit hôtel, -un de ces petits hôtels qui empruntent tous les styles de l'architecture pour faire bonne figure aux passants. -Celui-ci était bâti entre cour et jardin.

Il y a encore pour les Parisiens je ne sais quoi d'inconnu et de mystérieux dans ce pays-là. Les étrangers seulement le connaissent bien. Il y viennent et reviennent parce qu'ils s'y retrouvent entre eux, dans je ne sais quel silence provincial.

Si la comtesse Régina allait là pour se cacher, elle était bien sûre de ne retrouver personne de son monde.

Il y avait à peine quelques jours qu'elle habitait ce petit hôtel, avec une toute jeune fille, mademoiselle Élisabeth van Lowe, qui l'appelait sa marraine. Le service n'était pas nombreux: une femme de chambre et une cuisinière. La comtesse ne recevait qui que ce soit, hormis son notaire et son avoué, deux figures sévères qui ne la pouvaient pas compromettre.

J'oubliais. Elle recevait aussi un jeune homme, qui ne venait là que pour donner des leçons de piano à la filleule, du moins voilà ce qui se disait à la cuisine et dans le voisinage. Ce jeune homme était connu sous le nom de Léo Samarini. Ce nom n'était peut-être qu'un masque; pareillement sa profession de pianiste. C'était surtout un joueur de piano à quatre mains.

La comtesse assistait à la leçon de piano de sa filleule. Après la leçon, elle disait à Élisabeth:

-Ma chère enfant, faites des gammes, encore des gammes, toujours des gammes.

Et elle montait dans sa chambre. Léo Samarini prenait son chapeau comme pour s'en aller, mais il suivait la comtesse. Qu'avaient-ils à se dire? C'est le secret des dieux. Sans doute, dans la grave situation où était la comtesse, il lui fallait un conseil.

Mais que penseraient bientôt la cuisinière et la femme de chambre?

La femme de chambre avait l'ordre de ne jamais descendre de son second étage, -l'étage des robes, -sans que madame la sonnât; la cuisinière avait l'ordre de ne jamais monter du sous-sol quand mademoiselle Élisabeth van Lowe prenait sa leçon de piano. Or, comme la jeune fille s'escrimait à la gamme ascendante et descendante après la leçon du pianiste, c'était toute une heure de tête-à-tête pour la comtesse et son conseil.

Le soir où nous voyons la comtesse descendre de fiacre et rentrer mystérieusement, la femme de chambre l'attendait avec la plus vive impatience.

Dans cette vie déjà si agitée, une phase tragique venait d'éclater.

Éléonore était depuis longtemps déjà au service de Régina, qui la croyait tout à elle. C'était une Tourangelle qu'elle avait prise toute jeune dans le village voisin du château de Romanes. Mademoiselle Éléonore était-elle digne de la confiance qu'elle inspirait sur sa bonne mine? Elle avait trahi la femme pour le mari, mais elle avait surtout trahi le mari pour la femme.

Dès qu'elle vit Régina au seuil de la porte, elle lui dit d'un air dramatique:

-Oh! madame! madame!

-Qu'y a-t-il?

Éléonore ne savait comment parler:

-Madame la comtesse m'avait ordonné, hier, d'aller chez M. le comte pour reprendre son livre de messe... Hier, je n'y suis pas allée par oubli... aujourd'hui, comme madame était sortie... et que je n'avais pas grand'chose à faire... je me suis risquée rue d'Aguesseau, dans cette maison maudite... puisque madame la comtesse y a été si malheureuse... Eh bien, je n'ai pas rapporté le livre. Mais nous pouvons aller à la messe pour prier Dieu.

-Vous devenez folle!

Mademoiselle Éléonore prit une figure d'à-propos pour faire son effet:

-M. le comte est mort!

La comtesse s'appuya sur Éléonore pour passer de l'antichambre dans le petit salon.

-Fernand est mort!

-Oui, madame, mais ce n'est pas tout.

Régina tomba presque évanouie sur un canapé.

Mademoiselle Éléonore joua elle-même l'évanouissement.

-Voyons, Éléonore, dites-moi que c'est un rêve?

-Non, madame, ce n'est pas un rêve, le valet de chambre m'a fait entrer dans la chambre de M. le comte...

Tout en parlant, mademoiselle Éléonore faisait respirer des sels à la comtesse et en respirait elle-même.

-Éléonore, dites-moi tout.

-Mais j'ai peur que madame ne soit pas assez forte pour apprendre comment M. le comte est mort... Il est mort d'un coup de revolver.

-Que me dites-vous? Mon mari s'est tué!

La comtesse se leva et passa dans le grand salon, comme pour mieux respirer, car le salon avait deux portes ouvertes sur la serre.

La femme de chambre la suivit.

-Vous voyez d'ici, madame, comme l'hôtel est en révolution. Quand je suis partie, le commissaire de police était là.

-Pourquoi?

-Mais, madame, quand il y a mort violente, la justice est avertie.

-Ah! mon Dieu, mon Dieu! on va dire qu'il s'est tué. à cause de moi...

-On dit déjà bien des choses.

-Que dit-on?

-Les uns disent que M. le comte s'est tué pour éviter le scandale d'une séparation, les autres disent qu'il a été tué.

-Quelle folie! Et par qui aurait-il été tué?

-Ah! voilà le mystère. On parle d'une femme toute en noir et toute voilée.

-C'est la maîtresse du comte.

A peine eut-elle dit ces mots, que Régina se reprit:

-Allons donc, les femmes ne tuent pas les hommes.

II

OPINION DE LA CUISINIÈRE

[Table des matières](#)

La comtesse sortit du salon:

-Est-ce qu'Élisabeth est dans ma chambre?

-Oui, madame.

La comtesse monta:

-Ma pauvre Élisabeth, dit-elle à sa filleule qui l'attendait au haut de l'escalier, je suis la plus malheureuse des femmes. Le comte s'est tué d'un coup de revolver.

-Oh! ma marraine!

Les deux femmes entrèrent dans la chambre.

-Tout est fini pour moi! reprit Régina. Je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de me jeter dans un couvent,

-Le comte est bien coupable, ma marraine; car en se tuant ainsi, il savait bien qu'il vous ferait de la peine.

-Oh! oui, c'est la plus mauvaise action qu'il pût faire contre moi.

La comtesse se jeta au pied de son lit et pria Dieu. Élisabeth elle-même s'agenouilla pieusement.

Après un silence de quelques minutes, Régina vint se pencher à la cheminée:

-Que dira-t-on dans le monde? Ah! je voudrais mourir!

Élisabeth alla embrasser Régina:

-Mourir, vous êtes si belle!

-Donne-moi mon revolver, dit la comtesse exaltée.

-Ah! ma marraine, ayez pitié de moi, ayez pitié de vous!

Pendant que la comtesse et Élisabeth priaient et pleuraient, la femme de chambre était descendue à la cuisine, pour faire son effet avec la cuisinière.

Quand elle eut tout dit ce qu'elle savait, la cuisinière, qui, jusque-là, écoutait en silence, fit cette remarque:

-Le comte n'a pu mourir que de sa main, ou de la main de sa femme.

-Chut! dit la femme de chambre, est-ce que madame est capable d'une pareille chose?

-Vous savez bien qu'elle a toujours un revolver sur sa table de nuit.

-Qu'est-ce que cela prouve?

-Je n'aime pas qu'une femme joue avec des armes à feu; il ne faut pas jouer avec ça, comme dit Quatresous.

-C'est que, voyez-vous, quand nous étions au château, nous avons des peurs bleues, parce que M. le comte nous laissait toutes seules la nuit, s'attardant avec les demoiselles de Tours, quelquefois même avec les demoiselles de sa paroisse.

-Je ne dis pas; mais s'il ne s'est pas tué lui-même, qui donc l'aurait tué?

-Et puis vous savez que ce pianiste a le mauvais œil?

-Allons donc! il a les plus beaux yeux du monde.

-C'est égal, il doit conspirer avec madame.

-On voit bien qu'il ne vous donne rien quand il s'en va le soir.

-Je n'en voudrais pas de son argent, car c'est l'argent de la comtesse.

-Non; il paraît qu'il fait des opéras.

-C'est un comédien, un va-nu-pieds, un rien qui vaille. Pasquinet me l'a dit... Il a dû donner de mauvais conseils à madame.

-Chut! dit encore la femme de chambre. Je mettrais ma main au feu que la comtesse n'est pas sortie aujourd'hui pour tuer son mari.

-Savez-vous pourquoi elle est sortie?

-Je crois que c'était pour aller au sermon.

-Allons donc, elle en remonterait à son cure. La cuisinière mit deux perdreaux à la broche.

-Ah! vous pourriez n'en mettre qu'un, dit la femme de chambre.

-Êtes-vous bête! nous mangerons l'autre si madame la comtesse dine par cœur.

Sur cette réflexion, qui partait d'un bon appétit, la femme de chambre, qui ne disait pas tout ce qu'elle pensait à la cuisinière, monta chez Régina, quoiqu'elle ne fût pas appelée; mais la tragédie de la mort du comte ne lui donnait-elle pas le droit d'enfreindre les ordres?

C'est qu'elle avait son idée: tout en ne croyant pas que la comtesse eût tué son mari, elle voulait pourtant voir si le revolver était encore à sa place habituelle; aussi, dès qu'elle entra dans la chambre, elle jeta les yeux sur la table de nuit.

Le revolver n'y était plus.

-Mademoiselle Éléonore pâlit et regarda sa maîtresse comme pour pénétrer son âme.

C'était à ce moment que les deux jeunes gens qui avaient rencontré Régina descendant du fiacre, entraient au cercle ci-devant Impérial, aujourd'hui le cercle de la rue ci-devant des Champs-Élysées, place de la Concorde ci-devant Louis XV.

-Vous savez la nouvelle, leur dit un de leurs amis qui était un camarade du comte de Romanes.

-Nous ne savons rien du tout. Tels que vous nous voyez, nous arrivons tout bêtement du Bois.

-Est-ce qu'on a tiré sur l'empereur de Russie?

-Non, la nouvelle ne vient pas de si haut. Romanes vient de se tuer tout à l'heure d'un coup de revolver.

-Romanes! J'avais toujours dit que cet homme-là finirait mal.

-Oui; mais sa femme finira bien.

Et pour oraison funèbre du mari, ses amis déclarèrent que la femme était fort belle avec ses cheveux noirs et ses yeux bleus.

-A propos, dit celui qui était né juge d'instruction, pourquoi diable sa femme montait-elle tout à l'heure mystérieusement la rue de Galilée?

-Ah! oui, parlons-en.

-Je n'ai peut-être pas si mal fait de prendre le numéro du fiacre. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas suivie.

-Il y en a qui suivent les femmes pour les prendre, toi tu les suis pour les voir prendre. Tu n'es qu'un juge d'instruction.

-Eh! eh! Il faudra peut-être un juge d'instruction dans cette affaire!

III

UNE INGÉNUË ET UNE PERVERTIE

[Table des matières](#)

On a dit qu'il n'y avait plus d'ingénues, parce que les jeunes filles entrent dans le monde avant d'entrer au couvent. Et d'ailleurs c'est la femme qui perd la femme. Je ne veux pas dire par là que l'homme ne la pousse pas un peu vers l'abîme, celui-ci pour être de moitié dans la chute, celui-là pour la relever après son premier péché. On a fait

des romans et des comédies sur les roueries de l'ingénue, mais il y a pourtant encore des ingénues qui sont ds innocentes. Grâce à Dieu, la naïveté n'est point bannie de ce monde. C'est une fleur suave qu'on cueille encore çà et là sur les rives sauvages et même sur les rives de la Seine.

Mademoiselle Élisabeth van Lowe, par exemple, était une ingénue qui avait toutes les ingénuités. Elle croyait que le mariage était la sauvegarde de la femme, c'est-à-dire qu'une femme mariée n'était jamais criminelle; elle croyait qu'une robe de mariée était toujours une robe virginale; elle croyait que la jeune fille était l'ange de la famille, sans jamais en être le démon; elle croyait que Dieu protège les cœurs simples et ne permet jamais qu'ils soient brisés par les passions; elle croyait que les jeunes gens qui pourchassent les amoureuses ont toujours dans la main un contrat de mariage. En un mot, elle était de ces belles innocentes qui se laissent prendre au premier détour du chemin. C'est en vain que sa marraine lui disait du mal de tous les hommes; Élisabeth van Lowe, qui se croyait très fûtée, pensait que la comtesse de Romanes n'avait cette belle opinion qu'à cause de son mari, un Don Juan enraciné dans le mal.

Régina admirait sa filleule plus encore pour son innocence que pour sa beauté. Elle l'aimait par amour des contrastes: elle qui n'était pas un ange de vertu;-elle, que les folies de son mari avaient jetée hors de sa voie, par vengeance d'abord, par distraction ensuite, par passion toujours,-elle avait un vif plaisir à reposer son regard sur cette fraîche et candide figure que rien d'impur n'avait encore effleurée:-pas une mauvaise pensée, pas un

mauvais sentiment.-On voyait le ciel dans la limpidité de ses yeux, comme on voit le bleu des nues dans les claires fontaines.

Cette jeune fille était une atmosphère toute paradisiaque, comme madame de Romanes était une atmosphère toute parisienne.

Régina traînait la passion dans la queue de sa robe, en répandant autour d'elle, par ses regards brûlants, le magnétisme des pâles voluptés.

Elle était brune comme les Sévillanes: l'ébène avec ses reflets d'ailes de corbeau. Sa pâleur elle-même était une attraction: tout le monde se sentait pris à la cruauté de son sourire. Il faut avoir étudié la *Joconde* de Léonard de Vinci, ce sphinx du Louvre, pour bien comprendre le charme suraigu des deux coins de cette bouche tout empourprée de vie. Il y a beaucoup de femmes qui ne vivent qu'à moitié, il y en a quelques-unes qui vivent deux fois. Régina était de celles-là.

Élisabeth van Lowe, au contraire, était de celles qui ne vivent qu'à moitié. On peut dire qu'elle n'était pas née encore aux coquetteries ni aux passions, quoique déjà elle fût vaguement amoureuse; mais c'est encore son secret.

C'était la pensionnaire amoureuse.

Cette ingénue de Molière ne devait jamais devenir une Célimène.

On disait que madame de Romanes l'avait recueillie tout enfant au château de la Sibylle et au château de Romanes.

On disait aussi que Régina, qui avait un fils, aurait voulu avoir une fille. Élisabeth lui faisait illusion. Aussi elle aimait sa filleule autant que son fils.

Ce fils, Gontran de Romanes, n'était presque jamais avec elle. Esprit volontaire, violent, indisciplinable, il fallait pour ainsi dire l'emprisonner dans l'école maritime d'Arcachon, parce qu'à Tours et à Paris il avait bravé les professeurs les plus patients et les plus rigides. Ces gamins-là deviennent des caractères ou des rien-qui-vaille.

On ne savait pas encore ce que deviendrait celui-là. Le père y avait perdu son latin et son autorité; la mère y avait brisé son amour et sa douceur.

En attendant que madame de Romanes retrouvât cet enfant gâté digne de son amour, elle se consolait de l'amour maternel trahi par l'amour filial d'Élisabeth. Tout ce qu'une jeune fille a de gentillesse et d'abandon avec sa mère, la filleule l'avait avec sa marraine. Est-ce que fille abandonnée elle avait oublié sa mère?

Madame de Romanes s'était habituée à ne regarder Élisabeth que comme une enfant; elle ne pouvait croire qu'elle fût devenue une jeune fille; aussi la laissait-elle en toute confiance en tête-à-tête avec son maître de piano, M. Léo Samarini, ce qui faisait dire à la femme de chambre:

-Ce maître de piano de mademoiselle est le *maître* de madame la comtesse.

Régina venait bien par-ci par-là assister à la leçon, mais elle ne s'inquiétait pas si le maître et l'écolière se prenaient par des doubles-croches.

Ce fut cependant ce qui arriva à l'insu d'Élisabeth elle-même.

Léo Samarini était de la nature des oiseaux de proie. Il était rare qu'une femme ne fût troublée par ses grands yeux noirs, même si elle avait l'habitude des séductions. C'est

que le pianiste était doublé d'un Lovelace. C'est que, pour lui, la musique n'était que le point de départ de l'amour. Aussi, avait-il toujours l'art de jouer ou de ne faire jouer que des maîtres du sentiment, jetant les femmes dans les pâleurs, les extases et les larmes: Weber, Reber, Schubert; çà et là Meyerbeer, jamais Auber.

Les Parisiens pur sang ont tous connu, il y a dix ans, ce Milanais qui fit son évolution dans le monde tapageur. On le disait bien né, plus ou moins riche, musicien à ses heures perdues. On racontait que la reine d'Angleterre avait retrouvé en lui Liszt et Chopin. Il avait grand air, il aimait les cartes, il aurait joué Dieu et diable, mais il jouait surtout à la femme. Il eut l'art de se faire des amis parmi les plus dédaigneux des trois clubs. Il eut surtout l'art de se faire des amies parmi les femmes à la mode des deux mondes: c'était une vraie figure à coquine pour ne pas dire le mot. Mais les femmes de bonnes compagnie le trouvaient tout aussi beau que les femmes de mauvaise compagnie.

Je crayonne à peine le profil du personnage. Je peindrai bientôt son portrait de face.

IV

ANGOISSES

[Table des matières](#)

Cependant la marraine et la filleule étaient toujours dans la chambre à coucher: Régina, silencieuse; Élisabeth, les yeux levés sur elle comme un chien inquiet.

-Ma marraine, il ne faut pourtant pas tant vous désoler; que voulez-vous, ce n'est pas votre faute si le comte a

mangé la moitié de votre fortune, s'il a vécu dans toutes les folies, et s'il s'est tué d'un coup de revolver!

La comtesse soupira.

-Oui, mais on dira que c'est de ma faute.

-Je crois que le monde n'est pas si méchant que cela, on finit toujours par reconnaître la vérité, n'est-ce pas?

Régina ne répondit pas. Si le comte avait des torts, elle en avait bien d'autres. Elle ne pouvait pas dire à sa filleule: «Si on reconnaît la vérité, on pensera d'autant plus que c'est ma faute et ma très grande faute.» Elle ne pouvait pas dire: «J'ai souffert par le comte, je me suis d'abord vengée par tous les sacrifices. Il m'a trahie cent fois. J'ai sauvé l'honneur de la maison. Il a souillé jusqu'au seuil de la porte, moi j'ai fait entrer l'adultère jusque dans la chambre nuptiale.» Elle ne pouvait pas dire: «Il a mangé la moitié de ma fortune avec des filles à la mode, mais moi, j'ai payé les dettes d'un amant.» Elle ne pouvait pas dire.

Une seconde fois, elle tomba à genoux et leva les mains au ciel.

-Omon Dieu, mon Dieu.

Elle pencha la tête et se cacha le front dans les mains.

-Oui, la mort ou le couvent!

-Ma marraine, si vous allez au couvent, je veux y aller aussi avec vous.

-Enfant, pourquoi t'entraînerai-je dans mon malheur?

Régina se releva et ouvrit la fenêtre; cette femme violente ne respirait pas dans cette petite chambre.

Elle se trouvait dans la plus violente tempête de son existence. Elle cherchait à s'y briser ou à la braver en face.

La comtesse n'était pas de celles qui se soumettent, mais de celles qui se brisent. Elle avait gardé dans les humiliations de la passion la fierté du cœur. Elle avait pu se faire l'esclave d'un homme, mais elle ne voulait pas qu'on l'accusât d'une lâcheté.

Quand elle eut respiré pendant quelques minutes, elle se retourna vers Élisabeth avec une figure plus sérieuse, comme si elle se fût décidée à prendre un parti. Rien n'enfièvre comme l'indécision, rien ne calme comme un parti pris.

Elle alla s'asseoir devant une petite table toute couverte de papiers. Elle prit une plume et elle écrivit ce billet:

«Ne venez plus, mon ami; ne m'écrivez plus, ne m'aimez plus.

» Et priez Dieu pour moi.

» RÉGINA.»

Élisabeth n'était pas curieuse, mais, sans le vouloir, elle lut ces trois lignes, écrites dans la grande écriture des femmes du temps de Louis XIV, écriture aristocratique, parce qu'elle indique la domination, écriture qui porte une robe à queue et qui marche sans peur en avant.

Quoique la jeune fille fût souvent dans la chambre de la comtesse, c'était la première fois que Régina écrivait devant sa filleule.

-A qui écrit-elle ainsi? se demanda Élisabeth.

Mais elle ne put le savoir, car, sous un regard de la comtesse, elle s'éloigna dans la peur d'être prise en flagrant

délit de curiosité.

-Ma marraine, faut-il fermer la fenêtre?

-Pas du tout, il faudrait plutôt ouvrir l'autre. On étouffe ici; du reste je vais sortir.

La comtesse, qui avait jeté son chapeau et sa pelisse sur le lit, remit son chapeau et tendit le bras à Élisabeth pour qu'elle lui passât sa pelisse.

Voulez-vous que j'aïlle avec vous?

-Non, je vais à deux pas. Je ne serai qu'un instant dehors.

Régina sortit, sa lettre à la main.

-C'est étrange, dit Élisabeth quand elle fut seule. Pourquoi a-t-elle écrit ces mots: *Ne m'aimez plus*.

La jeune fille cherchait dans le monde de la comtesse qui pouvait avoir inspiré cette lettre. L'idée que la comtesse eût un amant était bien loin de sa pensée. Il y avait beaucoup d'amis qui, avant l'orage de la séparation demandée, venaient le soir jouer au whist ou prendre le thé chez le comte et la comtesse de Romanes. Élisabeth ne restait pas là, mais elle voyait pourtant bien ce qui se passait; d'ailleurs, elle était de tous les dîners, même quand il y avait du monde. La plupart de ces messieurs, plus ou moins amis du comte, étaient forts galants avec la comtesse, mais c'était de la galanterie du bout des lèvres: on ne pouvait pas dire que l'un fût plus empressé que l'autre. Et puis la comtesse était si belle qu'on ne pouvait pas la voir sans lui dire des douceurs.

Élisabeth s'arrêta à cette idée qu'un de ces messieurs s'était risqué à déclarer son amour: la comtesse, qui peut-être ne s'était pas fâchée d'un mot trop vif parce qu'elle

n'était pas bégueule, ne voulait pas sans doute de sous-entendus maintenant que son mari était mort.

-C'est très bien, dit Élisabeth; quand elle était furieuse contre son mari, elle pouvait bien, en tout bien tout honneur, écouter un amoureux; mais maintenant que le comte vient de se tuer, elle veut que rien n'altère la dignité de son veuvage.

Douce opinion d'une ingénue!

La comtesse de Romanes était allée porter sa lettre au bureau de poste de l'avenue Friedland.

Elle se heurta, car elle marchait très vite, à une grande dame du voisinage qu'elle connaissait beaucoup.

-C'est vous?

-C'est moi.

Pas un mot de plus.

Comme la comtesse mettait sa lettre dans la boîte, le curieux que nous avons vu au premier chapitre et qui revenait du club par le faubourg Saint-Honoré, la heurta à son tour pour entrer au bureau de tabac. Naturellement, il la regarda; cette fois, devant cette action toute simple de mettre une lettre à la poste il ne jugea pas que la bienséance lui défendît de la saluer.

Quoiqu'il fût un peu de ses amis, ce ne fut à peine si elle inclina la tête, en se retournant pour s'en aller.

-Ah! par exemple, dit M. Arthur Wallon, je passe toujours à propos, ou mal à propos. Je voudrais bien savoir à qui elle vient d'écrire.

M. Arthur Wallon aurait surtout voulu savoir ce qu'il y avait dans la lettre que la comtesse venait de mettre à la poste.

Tout en prenant des cigares, comme il se trouva seul avec la marchande, il ne put s'empêcher de poser quelques points d'interrogation.

-Est-ce que vous voyez quelquefois madame la comtesse de Romanes que je viens de rencontrer à votre porte?

-Oh! je l'ai vue deux ou trois fois. C'est une femme bien originale, elle achète des timbres-poste pour ne pas s'en servir, car elle oublie de les mettre sur les lettres. A cela près, elle est charmante, quoique très attristée.

-Est-ce qu'elle habite par ici?

-Elle habite depuis quelques jours un petit hôtel de la rue Galilée ou Newton, je ne sais pas bien. Mais vous devez le savoir mieux que moi, puisque vous la connaissez.

Cela coupa court. Arthur Wallon alluma un cigare, salua et sortit en regrettant de n'avoir pas affaire à une bavarde.

-C'est égal, dit-il, tout cela est bien étrange. Le fiacre, le voile, l'hôtel caché, la lettre qu'on met soi-même à la poste, de l'autre côté de l'avenue des Champs-Élysées...

Cet Arthur Wallon, homme de sport, de club et de jeux, était bien le curieux le plus terrible qui fût dans Paris. Ses amis s'amusaient à jouer le mystère autour de lui. Les femmes de son monde l'inquiétaient par des lettres anonymes. Il ne cachait rien de sa vie, mais il croyait que toutes les autres existences étaient mystérieuses. Il s'évertuait à les pénétrer, parce que le premier venu et la première venue étaient pour lui un roman en action.

On l'avait surnommé *Justice informé*.

Il y a ainsi des gens qui lisent dans le livre de la vie. Seulement, ils commencent souvent au milieu et ne comprennent ni le commencement ni la fin,- ni le milieu.-Ce

que cherchait surtout Arthur Wallon, c'était le chapitre des passions; les ambitieux ne l'intéressaient pas. Mais si un homme d'Etat en herbe, ou un homme d'Etat arrivé donnaient encore dans l'éternel féminin, le curieux se mettait en quatre pour arracher leur masque.

Cette originalité, dont on riait beaucoup sans qu'il s'en offensât, avait fait dire à un de ses amis: «Vous verrez qu'un jour Arthur Wallon «lâchera la rampe» volontairement pour aller voir du nouveau dans l'autre monde.»

Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'Arthur Wallon était un des hommes les plus occupés: non seulement il jouait le soir dans les clubs, mais il jouait le jour à la Bourse. Ce n'était pas tout: il patronnait, de près ou de loin, tous les inventeurs. Il prenait, pour ainsi dire, un billet de loterie dans toutes les fortunes futures.

Mais c'était encore de la curiosité. Naturellement, il était trahi par toutes les femmes, sans le savoir. Ne faut-il pas que la comédie humaine soit toujours la comédie humaine?

Une de ces dames, qui était plus ou moins sa maîtresse, répondait à une de ses amies qui lui disait: «Prends garde, *Justice informe* a cent yeux.-Allons donc! tu t'imagines peut-être que les magistrats ne sont pas trompés comme les autres.»

Voilà à quoi lui servait sa pénétration, à ce malin qui savait tout.

Cela lui servait aussi à être désagréable à tout le monde et à lui-même, puisque déjà plus de vingt fois il avait été appelé dans des affaires plus ou moins criminelles, comme témoin à charge ou à décharge. Quand il lui était arrivé de